

Andréas du Havre

Ce qui m'a conduit à la rue : le décès de ma compagne. Ça s'est fait progressivement. Une forme d'autodestruction malhabile durant deux à trois ans. J'ai mis des milliers de kilomètres entre moi et mes fantômes.

Cheminement « Parcours de réinsertion »...

Je suis arrivé à Paris en me disant que je ne pouvais pas tomber plus bas. Je me suis pris de front la réalité de ce que j'appelle la réinsertion sociale, un gros mot. Je suis allé à la Moquette, avec mes deux gros sacs à dos. J'ai pu discuter avec Martine, présidente du CAMRES. Là, c'est Julie qui m'a suivi a commencé à refaire mes papiers. J'ai dormi dans un renforcement près du théâtre de l'Odéon, puis je suis allé rue des Bourdonnais, on essayait d'y dormir.

Ensuite, c'est les connaissances. On m'avait parlé de l'ESI Saint-Martin. Ça m'intéressait de voir une ancienne station de métro. Rue des Bourdonnais, on m'a fait des propositions que j'ai refusées : des foyers. J'ai dormi le long des voies de Montparnasse, puis dans le cimetière du Père Lachaise où il y avait des caveaux accueillants. Une époque étonnante ;

Puis on m'a proposé d'aller au Fleuron. Centre d'hébergement sur une péniche. J'avais accepté de mettre le petit doigt dans le système. Le Fleuron, c'était 2 semaines, ils m'y ont gardé 4 semaines. Puis ça a été la cité Saint-Martin près de Bastille. Un autre travail dont je ne garde pas un bon souvenir. J'étais dans une chambre de deux avec un colocataire déprimé et suicidaire qui vivait très mal son homosexualité. Ces six mois ont été particulièrement durs. Personne ne tenait plus d'une semaine avec lui. Le mental n'y était pas. J'étais un peu son oreille. J'ai gardé contact par la suite.

De là j'ai commencé à rentrer dans ce qu'ils appellent la participation. Je suis allé à des réunions. On peut y discuter de différents sujets. Je me suis fait élire représentant des personnes accueillies pour aller à Bruxelles au Réseau européen contre la pauvreté. Ça a été du chaud et du froid. On nous mettait dans les mêmes conditions que les élus européens, logés en 4 étoiles pendant 3 jours, chambre de 23m², immense salle de bain. Ce n'est pas évident de retourner ensuite en centre. Pas évident sans y être bien préparé. Une fois que j'ai été dedans, la délégation a fait en sorte qu'on soit élus pour un an et pas pour trois jours. Ça permet d'intervenir au CNLE.

Le problème de la participation : on est pris dedans, et on peut y oublier son projet personnel. Ceux qui mènent le projet peuvent être tentés de se reposer sur certaines personnes. Moi, j'avais mon propre projet personnel. Je suis libertaire. J'avais des messages à faire passer. Souvent les institutionnels reprenaient mes idées, mes provoc. Faut croire que j'avais le sens de la formule.

Puis j'ai été à la Cité du Refuge. Le centre Espoir, un CHRS. J'ai fini par y avoir une chambre individuelle au bout de 4 à 5 mois. Un temps de repos. On peut y rester longtemps, et c'est un piège. On s'y crée un réseau social qu'on doit quitter en quittant le CHRS pour arriver dans un quartier où on ne connaît personne. Ça fait partie des raisons des échecs, le temps qu'on y passe. Et puis il y a des équipes quelque peu blasées qui n'ont pas envie de comprendre. Mais il y avait aussi des gens que je n'aimais pas mais qui prenaient ma défense. La personne avec qui je me prenais le plus le bec m'a toujours défendue.

La loi 2002 n'était pas toujours appliquée. J'ai demandé à changer de référent. J'étais peut-être le premier à le demander. On m'a imposé quelqu'un mais ça s'est bien passé. Il y avait souvent de l'incompréhension des travailleurs sociaux à mon égard, à cause de mon parcours.

J'ai fini par refaire tous les papiers administratifs et me suis investi dans les ateliers. Ateliers d'électricité où il fallait se lever chaque matin. Reprendre un rythme. C'était un premier pas.

Régine s'occupait de l'emploi. Elle m'a fait parvenir une proposition : j'ai travaillé à la Boulangerie dans le 18^e. je gérais le restaurant, les équipes, le repas, ... ça a été un vrai bonheur. J'ai retrouvé les premiers bus, les plus fracassés, ceux que j'avais croisés au cours de mes pérégrinations. L'ambiance était bonne. Pas de bagarre en un an. Et quand je suis parti, j'ai reçu des cadeaux d'Afghans, d'Iraniens. Je ne les prenais pas de haut. J'allais avec eux dehors quand ils attendaient pour le repas, et je leur serrais la main. Je les recevais. Mais aussi, faut pas m'embêter, et ils le savaient.

Au bout d'un an j'ai démissionné pour rejoindre celle avec qui je partage ma vie, au Havre : Sous prétexte d'un festival de jazz, je suis allée la rencontrer au Havre. Huit mois après j'ai déménagé. C'était en 2010.

Notre fils aîné est né en mai 2012.

Je ne travaille pas. Ce que j'ai fait pour m'en sortir, je l'ai méthodiquement défait. Je suis libertaire. aujourd'hui je me définis comme intermittent du social. Je participe à l'écriture de projets associatifs, j'ai accompagné des précaires envoyés par une association faire les vendanges en Bourgogne... Je suis papa presque à plein temps. Il va chez la nounou. Il va avoir 2 ans. Une petite fille va naître très bientôt.

J'ai des engagements. Je suis délégué régional de la Ligue des Droits de l'Homme de Haute Normandie. J'organise des formations en invitant des personnes ressources, la dernière était sur la vidéo-surveillance. Et il y a les réunions régionales. Chaque section est autonome. On a monté des expositions sur les sans-papiers. Je suis aussi militant d'un collectif « l'hébergement : l'urgence c'est maintenant ». Au Havre, officiellement il y a 80 personnes dans la rue. En fait, c'est au moins 3 fois plus, il y a aussi les sans-papiers.

Ce que j'ai vécu : ça fait ce que je suis aujourd'hui. Mon regard a été façonné par ça. Ça m'a permis de maîtriser mon empathie.

Je voulais bosser dans le social. Etre éducateur. Je le suis en sourdine.

Cette société n'accorde pas le droit à se tromper alors je me plais à la scruter pour mieux la comprendre. Je prends mon temps.

Mon projet depuis tout le temps : travailler dans le social. Mon travail antérieur était dans la gestion des eaux. Je ne peux le faire pour raison de santé (allergie à des produits utilisés).

J'ai aussi travaillé en bar. J'acceptais les femmes qui font le trottoir, en fin de nuit. J'ai beaucoup travaillé de nuit.

S'il y avait un message, ça serait dénoncer ce qu'on pourrait appeler le quota nécessaire. La société a besoin de « SDF » pour que , sous la pression de l'exemple, le citoyen reste dans le droit chemin , le rôle qui lui a été attribué.

Hors les logements sont là.

je suis en colère contre les vautours du social, ceux qui font dans le misérabilisme. Qui offrent un statut précaire, quasi d'esclaves.

le parcours social en escalier (de l'hébergement au CHRS) convient à certaines personnes, mais à trop vouloir un chemin unique, on fracasse les gens. On risque d'éteindre la flamme.

la loi 2002 a foutu un bordel monstre. Les structures d'accueil sont pieds et poings liés avec des gens qui ne veulent pas s'en sortir.

Il faudrait multiplier des structures alternatives. Genre pension de famille. Où les gens pourraient vivre autant qu'ils le veulent.

J'ai aimé toutes mes expériences passées. J'en ai tiré du positif. Chaque expérience m'a apporté des bouts d'espoir. Je n'en ai pas de nostalgie. Je m'en prémunis. Je n'ai pas peur d'y retourner. J'en suis ressorti .